

HANEDA Masashi 羽田正, *Toward Creation of a New World History* | HANEDA Masashi 羽田正, *Gurōbaruka to sekaishi (shirīzu gurōbaru hisutorī 1)* グローバル化と世界史 (シリーズ・グローバルヒストリー1) | HANEDA Masashi 羽田正, *Higashi Indo kaisha to Ajia no umi* 東インド会社とアジアの海

Guillaume Carré

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/3196>

DOI : 10.4000/ebisu.3196

ISSN : 2189-1893

**Éditeur**

Institut français de recherche sur le Japon à la Maison franco-japonaise (UMIFRE 19 MEAE-CNRS)

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2018

Pagination : 248-254

ISSN : 1340-3656

**Référence électronique**

Guillaume Carré, « HANEDA Masashi 羽田正, *Toward Creation of a New World History* | HANEDA Masashi 羽田正, *Gurōbaruka to sekaishi (shirīzu gurōbaru hisutorī 1)* グローバル化と世界史 (シリーズ・グローバルヒストリー1) | HANEDA Masashi 羽田正, *Higashi Indo kaisha to Ajia no umi* 東インド会社とアジアの海 », *Ebisu* [En ligne], 55 | 2018, mis en ligne le 15 décembre 2018, consulté le 23 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/ebisu/3196> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ebisu.3196>

---

favorable aux perdants; en reconstituant dans toute sa complexité le personnage historique de Monkan, le livre de Gaétan Rappo parvient à faire redécouvrir un personnage clef du bouddhisme japonais et, à travers lui, l'importance des débats sur les relations entre souveraineté et religion durant l'une des époques les plus complexes de l'histoire du Japon.

François LACHAUD  
Directeur d'études à l'EFEO



© HANEDA Masashi 羽田正  
*Toward Creation of a New World History*, Tokyo, Japan Publishing Industry Foundation for Culture, 2018, 200 p. (Traduction anglaise de : *Atarashii sekaishi e – chikyū shimin no tame no kōsō* 新しい世界史へ——地球市民のための構想 (Pour une nouvelle histoire mondiale - une vision pour les citoyens du monde), Tokyo, Iwanami shoten 岩波書店, 2011, 220 p.)

© HANEDA Masashi 羽田正  
*Gurōbaruka to sekaishi (shirīzu gurōbaru hisutorī 1)* グローバル化と世界史(シリーズ・グローバルヒストリー1) (Globalisation et histoire mondiale, série histoire globale),

Tokyo, Tōkyō daigaku shuppankai 東京大学出版会, 2018, 302 p.

© HANEDA Masashi 羽田正  
*Higashi Indo kaisha to Ajia no umi* 東インド会社とアジアの海 (Les compagnies de Indes Orientales et les mers d'Asie), Tokyo, Kōdansha 講談社, 2017, 406 p.

En 2011 Haneda Masashi, professeur à l'université de Tokyo, fit paraître un petit ouvrage intitulé *Atarashii sekaishi e* 新しい世界史へ (Pour une nouvelle histoire mondiale), destiné au grand public, qui présentait ses réflexions sur une matière enseignée dans les collèges et lycées du Japon : «l'histoire du monde» (*sekaishi* 世界史), qu'on peut définir sommairement comme tout ce qui ne relève pas de «l'histoire du Japon» (*Nihonshi* 日本史), qui fait l'objet d'un enseignement distinct. La traduction récente de ce livre en anglais lui offre désormais l'opportunité d'être lu en dehors de son propre pays. Spécialiste reconnu de l'histoire de l'Iran des Safavides, Haneda a mené ses études doctorales en France. Sa formation, comme ses recherches, l'ont donc mis en contact, tout au long de sa carrière, avec des courants historiographiques variés, à commencer par les diverses écoles orientalistes européennes et nord-américaines, mais aussi bien

sûr l'orientalisme japonais – ou plus exactement, « l'histoire orientale » (*tōyōshi* 東洋史) à laquelle sont rattachées les études iraniennes, mais pas l'histoire du Japon, si l'on s'en tient du moins aux nomenclatures académiques qui ont cours dans l'archipel. De cette expérience, Haneda a tiré un premier constat : le « monde » n'est pas le même pour « tout le monde », et son histoire ne s'écrit pas de la même manière en France, en Chine ou au Japon ; et pourtant, ces histoires gardent un air de famille et de nombreux points communs. Cette contradiction apparente n'est que la conséquence du poids du modèle de l'État-nation, toujours perceptible dans les modes d'écriture des histoires mondiales propres à chaque pays, qui reconfigurent perpétuellement l'humanité selon le même modèle transposable du centre et de la périphérie, du « nous » et « les autres », tout en insistant, même au Japon, une reprise des catégorisations issues de l'historiographie occidentale.

Cette distorsion des visions du monde et leur domination par des schèmes produits par l'Occident, Haneda Masashi n'est pas le premier à les souligner. Toutefois, on peut se demander si la déploration de l'eurocentrisme en vogue chez les historiens de France et de Navarre, *percutientes pectora sua*, n'est pas parfois, paradoxalement, un symptôme

de nombrilisme culturel, ou d'une certaine ignorance. Car, après tout, une bonne partie de l'histoire de la Chine ou du Japon s'écrit sans faire de l'Europe le centre de quoi que ce soit : les historiens chinois construisent une histoire mondiale avant tout sino-centrée, comme le remarque Haneda. Mais sa carrière de spécialiste d'une culture musulmane l'a également rendu sensible à la manière dont, par exemple, les discours japonais sur le « monde islamique » reprennent, à l'autre extrémité du continent eurasiatique, des représentations essentialistes qui renvoient à des conceptions élaborées, de fait, en Europe.

Haneda propose donc, pour en finir avec les modèles diffusionnistes, et à son avis réducteurs, du type de celui de Wallerstein, de construire une histoire mondiale qui se passerait de centre(s) dominant(s) et qui généraliserait des formes d'analyse réservées jusqu'alors aux « périphéries », c'est-à-dire de considérer tous les espaces comme des récepteurs, transmetteurs et émetteurs interconnectés et en interaction. À la fin de son ouvrage, Haneda envisage une « histoire connectée horizontale » (c'est-à-dire sans centralité), à la fois inspirée par certains développements de l'histoire économique, des travaux de l'histoire connectée en vogue depuis les travaux de Sanjay Subramanyam, mais déjà en germe depuis longtemps

chez des chercheurs comme Denys Lombard, et de la réflexion sur les circulations impériales, développée entre autres par les spécialistes de l'expansion des monarchies ibériques. C'est ainsi que Haneda entendait en 2011 remédier au vice de conception d'histoires mondiales qui ne sont que projections des *a priori* des auteurs sur leur propre culture et sur celle des « autres », sans rechercher véritablement à exploiter les jeux d'échelles, ni à définir des problématiques propres à une dimension planétaire.

Cette volonté d'éliminer les « centres » de l'histoire humaine ne concerne pas que les constructions géographiques, et leurs déclinaisons en cultures ou civilisations. L'auteur décèle un potentiel et une volonté similaires appliqués cette fois à l'analyse des corps sociaux dans les *gender* ou *subaltern studies* qui, en 2011, étaient des courants très débattus au Japon également ; on peut mentionner aussi dans cette optique les travaux d'Amino Yoshihiko 網野善彦, certes très nippo-centrés, mais qui tenta dès les années 1970 d'aborder l'histoire de l'archipel par ses marges. Cependant, tout en reconnaissant la valeur heuristique de ces approches, déjà plus si nouvelles il y a sept ans, Haneda ne réfute pas pour autant les autres formes historiographiques, qui ont répondu et continuent de répondre à des

préoccupations différentes. En fait, son rejet d'une herméneutique nominaliste, centrée sur la civilisation dans laquelle se reconnaît le chercheur, le conduit aussi à valoriser la diversité culturelle des appréhensions de l'histoire et, par conséquent, à s'inquiéter des effets de la domination de plus en plus écrasante de l'anglais dans les sciences humaines et sociales. La promotion de cette langue comme outil non seulement de communication, mais aussi de légitimation scientifique, est lourde de risques hégémoniques en imposant toujours davantage des agendas et des discours, bref, une vision du monde portée par certains milieux académiques, tout en rejetant dans l'obscurité les travaux scientifiques qui resteraient attachés à des racines linguistiques, et donc culturelles, différentes.

On le voit, Haneda Masashi ne se montre pas naïf : l'histoire globalisée implique des comparaisons internationales et des échanges de plus en plus denses entre chercheurs, à la fois pour entreprendre des réflexions croisées, mais aussi pour répondre aux impératifs de « visibilité » dictés par les tutelles et bailleurs de fonds ; mais la place prise par l'anglais dans ces dispositifs reconstruit des discours unilatéraux et péremptores (et pas toujours bien informés, pour le moins) sur le « monde », plus soucieux au fond de domination intellectuelle

que de cette diversité culturelle pourtant brandie à tout bout de champ : c'est tout le paradoxe des *something studies*, où les chercheurs du monde entier trouvent les ingrédients prêts à l'emploi et *fashionable* pour assaisonner leur petite cuisine globalisée. Mais le paradoxe réside aussi dans la nécessité pour Haneda, s'il souhaite avoir une chance d'être lu en dehors du Japon, de devoir traduire en anglais son plaidoyer pour une histoire du monde qui prenne véritablement en compte sa diversité. Car il est parfaitement conscient de la nécessité d'une formation universitaire japonaise, y compris linguistique, plus ouverte sur le monde, afin de pouvoir affirmer ses positions.

Le livre de 2011 s'inscrivait clairement dans les débats qui avaient cours au Japon depuis plusieurs années dans les milieux académiques comme pédagogiques, concernant un salutaire décloisonnement de la recherche et de l'enseignement en histoire vers des dimensions extra-nationales, mais aussi à propos de l'attitude à adopter face à la globalisation et à la compétition désormais planétaire des institutions de recherche. Par la suite l'histoire mondiale est aussi devenue au Japon furieusement « tendance », à en juger par les parutions de plus en plus nombreuses. Haneda Masashi fait figure de précurseur. Depuis 2011, il a en effet piloté des

programmes de collaboration internationale pour tenter de construire la méthodologie de cette « nouvelle histoire mondiale » qu'il appelait de ses vœux. Ces échanges semblent néanmoins lui avoir rappelé d'une manière encore plus vive la question cruciale des langues, et l'influence que celles-ci pouvaient avoir sur la réflexion des scientifiques elle-même. En 2018, dans un livre qui fait le bilan de son cheminement intellectuel durant ces dernières années, Haneda se livre donc à nouveau à un plaidoyer argumenté pour une diversification des approches des historiens. Son titre, *Gurōbaruka to sekaishi* グローバル化と世界史 (Globalisation et histoire mondiale) inscrit la recherche sur cette question dans le courant de globalisation qui touche les institutions académiques du *xxi*<sup>e</sup> siècle ; mais en plaçant en regard « global » et « mondial », Haneda nous invite aussi à ne pas les confondre. Car il insiste sur la différence entre ses conceptions et les courants dominants de la *Global History* vers laquelle le ramène inmanquablement la traduction anglaise. Haneda souligne par exemple que dans les historiographies égyptienne et japonaise, les perceptions des interactions entre conseillers occidentaux et gouvernement local à la fin du *xix*<sup>e</sup> siècle sont complètement différentes : dans le premier cas, on les voit comme les agents

d'une domination coloniale, dans le second, comme des soutiens de la modernisation de l'État. Et pourtant, fait remarquer Haneda, on ne voit pas pourquoi les Occidentaux, *a priori*, auraient avantage un pays plutôt qu'un autre. Il est clair que, pour lui, la confrontation des traditions historiographiques est un enrichissement pour le questionnement des phénomènes complexes de la globalisation en cours, et qu'*a contrario* l'application d'une grille de lecture dominante, « globalisante », qui lamine tout, aussi attentive à la diversité qu'elle se veuille, appauvrit la réflexion.

Cet ouvrage récent permet à Haneda de préciser les contours de l'histoire mondiale telle qu'il l'entend. Comme Wallerstein – et en cela, il reste tributaire de l'héritage de Braudel et des questionnements issus de ses débats avec le marxisme – il fait de l'histoire mondiale une histoire de la mondialisation, de la naissance d'un « système-monde » qui débute avec les Temps Modernes. Notons que ce n'est pas la seule conception possible : chaque époque a eu la sienne, qui répondait aux préoccupations et valeurs du temps ; les « histoires universelles » d'Agrippa d'Aubigné ou de Bossuet, parmi d'autres, en témoignent. Toutefois, Haneda Masashi ne souhaite pas réduire son projet à une histoire de

l'expansion du capitalisme ou du triomphe de la civilisation occidentale, même si, naturellement, la présence des Européens devient de plus en plus active et influente partout dans le monde, au fur et à mesure que se rapproche la chronologie. Haneda lui-même ne vient pas de l'histoire économique, et son intérêt le porte plutôt vers une réflexion sur les sociétés à travers leurs systèmes politiques, ce qui le rapproche de l'histoire impériale et de ses développements dans l'histoire connectée ; mais il y ajoute le souhait d'éviter l'écueil du « quelque part-centrisme », en réduisant le monde à une ou plusieurs formes impériales qui le recouvrent. Il entend au contraire faire entrer les autres entités politiques ou territoriales dans cette histoire d'une intensification mondiale des échanges, mais pas seulement à une place de sujets passifs « dominés » ou « subalternes ».

Ce qui semble surtout intéresser Haneda, c'est la constitution, la transformation et la relève des systèmes impériaux, ou, pour le dire autrement, des formes de projections de puissance des ensembles politiques. Alors qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle le modèle monarchique des « anciens empires », comme ceux des Habsbourg ou des Ottomans, d'Inde ou de Chine, ou des royaumes occidentaux en compétition diplomatique et commerciale un peu partout sur la planète,

s'accommodait plus ou moins bien d'une grande hétérogénéité des formes d'organisation sociale, territoriale, et même politique, c'est un modèle unique qui a fini par s'imposer sur la planète depuis la décolonisation : celui des États-nations né dans l'espace atlantique à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et pourtant, pour Haneda, cette situation, si elle est bien l'aboutissement de l'expansion impérialiste occidentale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, n'a pas amené avec les frontières nationales et les assemblées parlementaires des éléments qui fassent penser sérieusement à la fin de l'histoire hégélienne. Cette phase lui apparaît au contraire aussi instable que transitoire : il en voit le signe dans les mouvements d'union régionale, à l'instar de l'Europe (mais des événements récents comme le Brexit remettent peut-être cette idée en cause...), la reconstitution de nouvelles polarités hégémoniques, mais aussi dans le naufrage de nombreux États, dont une bonne partie de ce Proche et Moyen-Orient que son activité de chercheur lui a permis d'approcher de près. Bref, la réflexion de Haneda n'est pas seulement tournée vers le passé : elle s'interroge sur les racines d'un monde présent qui nous paraît parfois si indéchiffrable, et où semble renaître, après les mirages de la coopération internationale des années 1990, le grand jeu planétaire

des puissances. Après tout, l'ambition affichée dans le sous-titre de l'édition de 2011 n'était-elle pas de réfléchir à une histoire « pour les citoyens de la planète » ?

Voilà un programme alléchant, mais le territoire de l'historien n'est pas que théorie et prolégomènes à toute histoire future. *Quid* de sa réalisation ? Haneda Masashi nous en a déjà donné en 2017 un substantiel exemple dans *Higashi Indo kaisha to Ajia no umi* 東インド会社とアジアの海 (Les compagnies des Indes Orientales et les mers d'Asie), un livre écrit pour le grand public dans le cadre d'une série intitulée « L'Histoire mondiale des grandeurs et décadences » (*Kōbō no sekaishi* 興亡の世界史). Dans l'historiographie japonaise, « Compagnie des Indes Orientales » évoque immédiatement la VOC hollandaise. Mais c'est ici à travers l'ensemble de ces compagnies de commerce nationales des temps modernes, y compris anglaise et française, que Haneda Masashi réalise un travail de synthèse sur la poussée occidentale en Asie, qui illustre bien les ambitions de la nouvelle histoire mondiale telle qu'il la conçoit. Car si les acteurs européens sont bien évidemment omniprésents dans ce livre, ce n'est pas seulement à travers eux qu'est appréhendée l'histoire de leurs entreprises. Classiquement, l'ouvrage s'intéresse aux transferts, aux

acculturations, aux intermédiaires et médiateurs, en rejoignant ainsi des courants déjà bien établis en France et ailleurs. Mais cette histoire est aussi replacée dans le contexte de la reconfiguration des équilibres régionaux dans l'océan Indien et le golfe Persique, et surtout en mer de Chine, avec la relève des dynasties Ming et Qing, et le rétablissement à cette époque d'une politique stricte des échanges maritimes et diplomatiques. Surtout, l'évolution des compagnies des Indes à partir des modèles nationaux d'associations marchandes, vers des structures de plus en plus dominées par les intérêts politiques des États européens, le conduit vers une histoire de l'évolution des impérialismes qui se clôt à la veille de l'avènement des États-nations et la fin de l'ordre international qui avait stabilisé les mers d'Asie des temps modernes. La synthèse historique est donc à la fois synthèse méthodologique, entre plusieurs domaines de l'histoire mondiale (économique, politique et impériale, culturelle, etc.), mais aussi synthèse des traditions historiographiques européennes et nord-américaine, auxquelles viennent répondre les résultats de la recherche sur les différents peuples, États et empires qui bordaient ces mers d'Asie. Haneda nous donne ainsi une démonstration convaincante des vertus de la sortie des ghettos académiques pour

s'ouvrir au monde, en invitant, plutôt qu'à le contempler de sa fenêtre pour finir par voyager autour de sa chambre, à vraiment se confronter à l'histoire écrite par les « autres ».

Guillaume CARRÉ  
Maître de conférences HDR  
à l'EHESS

---

---

---

---

  
© FUKUZAWA Yukichi

*L'appel à l'étude*, traduit, annoté et présenté par Christian Galan, Paris, Les Belles Lettres, 2018, 218 p.

Ce livre est d'abord un bel objet. Une couverture qui donne l'impression d'avoir l'ouvrage original entre les mains. Une reproduction intégrale du texte japonais du premier livre dans son édition de 1873, qui nous fait entrer dans l'univers de l'écriture de Fukuzawa. Une photo peu connue de l'auteur, datant de 1876. Une traduction agréable, une présentation très éclairante, des notes utiles et un très beau travail d'édition. Bref, de la belle ouvrage!

Rédigé entre 1872 et 1876, *L'appel à l'étude* est considéré comme l'un des livres les plus importants de Fukuzawa Yukichi, et il connut